



Figure Project - Latifa Laâbissi

**WITCH NOISES - ÉCRAN SOMNAMBULE**  
**REVUE DE PRESSE 18/19**



## **- 2018 -**

France culture - radio

**P.1**

LM - Magazine et agenda

**P.2**

Ma culture

**P.3**

## **- 2019 -**

Les Inrockuptibles

**P.13**



**- 2018 -**



## Podcast 04/18 - Céline du Chéné et Laurent Paulré

Un documentaire de Céline du Chéné et Laurent Paulré

Vieille femme diabolique, belle et jeune séductrice, femme marginale et romantique : sur quoi reposent ces archétypes et d'où viennent-ils ? Quels rôles jouent les sorcières ?

“ *La sorcière est fictionnelle par essence. Il n'y a jamais eu de sorcières en réalité, encore moins de sorcières démoniaques, il n'y a jamais eu de sabbat. La sorcière démoniaque, telle qu'elle s'est construite au 16e siècle, a aussi des origines littéraires, c'est-à-dire qu'elle a été construite à partir de textes littéraires, en particulier antiques. (Marianne Closson)*

Une fois l'époque de la chasse aux sorcières révolue, cette figure féminine va évoluer, se doter d'attributs et de caractéristiques jusqu'alors inconnus. *La Sorcière* de Jules Michelet (1862) y est pour beaucoup mais c'est aussi pendant les années 1970 qu'elle va redevenir un objet d'étude et de fiction. La littérature, la peinture, le cinéma, les séries télévisées et la BD vont faire qu'aujourd'hui la sorcière peut s'appeler Samantha et être une mère de famille sympathique et « bien aimée », ou se parer d'atours glamour et sexy comme les 4 sœurs sorcières de la série *Charmed*, nous menant bien loin des bûchers des 16e et 17e siècles.

Un autre visage de sorcière nous sera offert grâce à Latifa Laâbissi, danseuse et chorégraphe dont le travail de danse est centré autour de la figure de la sorcière et de la femme forte. Elle interprètera pour nous « [la danse de la sorcière](#) », de la chorégraphe allemande [Mary Wigman \(1914\)](#), véritable OVNI dans l'histoire de la danse.

# W.I.T.C.H.E.S. CONSTELLATION

## SORCIÈRES BIEN-AIMÉES

LATIFA LAÂBISSI

mai 1, 2018



La figure de la sorcière hante le travail de la chorégraphe Latifa Laâbissi depuis plusieurs années. Pour Charleroi Danse et le Kunstenfestivaldesarts, la Française concocte un programme en trois temps. Entre pièces et ateliers, elle interroge ce symbole alternatif et fascinant.

La danse de [Latifa Laâbissi](#) est peuplée de présences invisibles et de fantômes chargés d'histoires. De fil en aiguille, la sorcière est aussi devenue un motif central de son travail. « *C'est un personnage puissant et subversif, luttant depuis la marge. En cela, il m'intéresse tant sur le plan artistique que politique* » explique-t-elle. En créant *Écran somnambule* en 2012, la chorégraphe se place dans les pas de l'Allemande Mary Wigman et de sa *Danse de la sorcière*. « *Imaginé en 1914, ce solo fut un ovni absolu et demeure mystérieux* ». À Bruxelles, Latifa présente une nouvelle interprétation de cette chorégraphie,

marquée par la possession, des gestes brusques, intitulée *Witch Noises*. Elle donne aussi carte blanche à [Paul Maheke](#). Celui-ci s'intéresse à l'envoûtement via sa propre histoire familiale, dans une performance alliant danse, vidéo, texte et composition sonore. Enfin, à partir de textes, films et discussions, un atelier ouvert à 10 personnes reconsidère la place des sorcières dans l'Histoire. On observe le retour de cette figure dans l'imaginaire militant, le contexte social actuel, notamment en rapport avec les luttes féministes. Un programme... ensorcelant.

# MACULTURE

21/05/18 - Wilson Le Personnic

## Mary Wigman / Latifa Laâbissi, Métaboliser la sorcière

Par [Wilson Le Personnic](#). Publié le 21/05/2018



La danse de la sorcière (*Hexentanz*, 1921) de Mary Wigman (1886-1973) hante le travail de Latifa Laâbissi depuis plus de dix-sept ans. En 2001, la chorégraphe signe *Phasmes*, pièce dans laquelle elle ré-incarnait déjà des danses de chorégraphes connectées au répertoire du début de la modernité en danse en Allemagne : Dore Hoyer, Valeska Gert et Mary Wigman. « *J'avais eu envie de travailler sur des danses de cette époque. J'avais besoin de les apprendre et de les traverser physiquement. Incarner ces danses a permis de m'ouvrir à un tout autre espace imaginaire* » raconte la chorégraphe. Aujourd'hui, l'artiste est aux commandes de



*W.i.t.c.h.e.s Constellation*, projet tentaculaire au sein duquel gravitent notamment *Écran somnambule* et *Witch Noises*, deux pièces qui se fondent chacune sur la partition d'*Hexentanz* de Mary Wigman et en proposent deux interprétations singulières et originales.

Bien que ce projet tire sa genèse dans une recherche de longue date, impossible de ne pas y voir des liens avec une résurgence toute idéologique de la figure de la sorcière aujourd'hui, notamment dans le paysage chorégraphique. « *Du côté des régimes et des pratiques militantes, la sorcière a toujours été très présente, notamment chez les éco-féministes.* » précise la chorégraphe. « *Cette figure à la marge fait converger des modalités de lutte et permet un rassemblement (...) Notamment grâce à la traduction du livre de Starhawk, ou du travail des théoriciennes et féministes Donna Haraway, Isabelle Stengers ou encore Vinciane Despret. Aujourd'hui grâce à internet, la circulation de ces idées est également plus facile.* » constate Latifa Laâbissi, tout en rappelant que la figure de la sorcière n'est pas source de fantasme qu'en Occident : « *J'ai également découvert de nombreuses danses de sorcières au Japon, là-bas elles sont appelées « démons.* » Dans tous les cas, la définition de la sorcière est protéiforme, fluide, insaisissable : « *Ce qui fait sa force, c'est que ses contours sont composites, impossibles à fixer dans un imaginaire précis. Elle échappe à l'assignation. La force poétique, anthropologique et politique de cette figure, c'est de ne jamais se laisser piéger dans un système de représentation et d'identification.* »

La danse de la sorcière de Mary Wigman reste une œuvre référence pour de nombreux jeunes danseurs qui ont fait leurs armes dans les années 90 : « *J'ai vu la vidéo il y a très longtemps, lorsque j'étais en formation au conservatoire. J'avais été très marquée, car ça ne ressemblait en rien à ce que j'avais pu pratiquer jusque là. J'ai fait partie du courant dominant de la danse abstraite américaine* (Latifa Laâbissi a notamment fait ses classes dans les studios de Merce Cunningham à New York, ndlr) *et c'était une danse qui figurait tout à fait autre chose.* » confie la chorégraphe. Malgré l'aura légendaire qui nimbe l'œuvre et lui confère la valeur de monument intouchable, la chorégraphe entreprend alors de remonter la performance. « *À l'époque, c'était assez tabou de danser La danse de la sorcière, tout le monde lui vouait presque un culte, faisait des prières devant. Oser dire qu'on voulait la danser, c'était très prétentieux. On ne décroche pas l'icône comme ça. Du coup, ce côté subversif était assez excitant pour moi.* » De plus, l'unique archive vidéo qu'il reste aujourd'hui de la danse originale n'est que partielle – une minute trente-deux de danse – et a toujours attisé la curiosité des chercheurs et danseurs.

La chorégraphe s'entoure alors à l'époque du Quatuor Knust (Dominique Brun, Anne Collod, Simon Hecquet et Christophe Wavelet), de la chercheuse en danse Isabelle Launay et du danseur et pédagogue Hubert Godard « *Hubert avait imaginé un training spécifique pour danser la sorcière, notamment en décortiquant le régime tensionnel de la danse, le rapport haut/bas...* ». À l'aide de cette fine équipe de chercheurs, le travail d'interprétation s'est alors fait au coeur même du mouvement. « *Je n'avais pas seulement envie de comprendre théoriquement ce qu'il se passait dans cette danse, il fallait que je la cannibalise, que je l'ingère pour la saisir* ». À l'invitation de Boris Charmatz dans le cadre de la Préfiguration du Musée de la danse, la chorégraphe choisit d'éditer la partition de la sorcière dans le temps façon "néo-butô", ralentissant les gestes de la vidéo sur trente-deux minutes. Le résultat, *Écran somnambule*, prend alors des airs de rêve éveillé : dans le clair obscur du plateau, la silhouette de la sorcière s'esquisse comme une figure cauchemardesque. Assise au sol, dans un costume en peau de serpent et un masque moulé sur son propre visage, la chorégraphe interprète avec minutie une chorégraphie lente, presque inquiétante, qui vient presque atténuer la frénésie originale de la version de Wigman.

Mais l'énigme autour de cette danse persiste. La vidéo d'archive est lacunaire, la fin du solo nous est encore inconnue. « *En termes d'imaginaire, la puissance de l'énigme produit un gouffre énorme dans lequel il était tentant s'immiscer* ». La rumeur laissait penser qu'il existait encore des danseurs qui connaissaient la suite de la partition. Christophe Wavelet réussit alors à trouver aux Etats-Unis une danseuse qui en gardait précieusement le secret : Mary Anne Santos Newhall, ancienne élève d'Hanya Holm, elle-même disciple de Mary Wigman. Alors que cette dernière interdisait toute interprétation d'*Hexentanz* par une autre danseuse qu'elle-même, elle acceptait cependant de transmettre le solo dans un cadre pédagogique. Mary Anne Santos Newhall accepte de transmettre à Latifa Laâbissi sa propre version du solo : « *Elle m'a transmis le solo en quelques jours (...) Lorsque elle a dansé devant moi la partie qui m'était encore inconnue, j'étais très émue de découvrir la suite. (...) Elle me faisait également faire les échauffements et des exercices de Mary Wigman.* » raconte-t-elle.

Pour cette nouvelle version, et bien que la chorégraphie se rapproche au plus près de la danse originale, Latifa Laâbissi fait le choix de se détacher des accessoires originaux : elle ôte le masque et incarne une danse dans laquelle le visage est omniprésent. Le costume est également modifié : « *En faisant des recherches dans des archives à Berlin, j'ai découvert énormément de photos de*

*l'évolution du solo et des différents costumes qu'elle a créés. Il y en avait un que je trouvais intéressant, fait en raphia » dont s'est inspiré la plasticienne et scénographe Nadia Lauro. Dans cette nouvelle version, la sorcière est désormais coiffée de long cheveux noirs et violets lâchés autour d'elle en cascade. La danseuse partage le plateau avec le musicien Henri Bertrand Lesguillier, mieux connu sous le pseudonyme de Cookie. Derrière une batterie d'instruments, le musicien active une partition dont les rythmes et les percussions viennent donner vie au corps sur le plateau. La chorégraphie, au départ horizontale, devient alors verticale, s'échappant en une multitude de tensions hallucinées, insistant d'autant plus sur sa rapidité, sa violence, ses ruptures et ses contrastes.*

Depuis *Histoire par celui qui la raconte* (2008) en passant par *La part du rite* (2012) jusqu'à *Adieu et Merci* (2013), le travail de Latifa Laâbissi puise dans l'histoire de la danse, en lacère les oripeaux sociaux et tente d'en renverser les contreforts politiques. « *J'ai toujours cultivé un rapport non-chronologique à l'histoire. Il y a un choc hétérogène entre différentes temporalités qui agit énormément sur ma façon de configurer des imaginaires dansés. Les sédiments de la mémoire se déposent et coexistent – aller visiter des danses anciennes, les métaboliser...* » explique la chorégraphe. Il ne s'agit donc pas seulement d'un travail de reprise, mais d'une véritable incarnation critique de l'histoire de la danse. Aujourd'hui, la citation et la ré-appropriation est monnaie courante en danse, mais la chorégraphe rappelle qu'à l'époque du Quatuor Knust, ce type de travail était encore tabou et marginal : « *prendre une danse qui existait déjà, c'était voler le geste des autres* » lance-t-elle, avant d'ajouter « *pourtant le vol est une notion éthologique souligne Deleuze, c'est un geste essentiel en art.* » Rien ne se perd, tout se transforme.

**Vu à Charleroi danse / La Raffinerie, dans le cadre du  
Kunstenfestivaldesarts. De et avec Latifa Laâbissi. Costumes Nadia  
Lauro. Lumières Yves Godin. Percussions Cookie. Sons Olivier  
Renouf. Direction technique Ludovic Rivière. Photo © Nadia Lauro.**

# MACULTURE

25/05/18 - Marie Pons

## W.i.t.c.h.e.s Constellation / Déclinaisons sorcières

Par [Marie Pons](#). Publié le 25/05/2018



Au coeur du festival bruxellois *kunstenfestivaldesarts* qui assemble les formes audacieuses de la performance, du théâtre de la danse et des arts visuels la chorégraphe Latifa Laâbissi et la curatrice Anna Colin ont présenté le programme *W.i.t.c.h.e.s Constellation* composé de plusieurs parties : une performance signée Paul Maheke, *Ecran somnambule* et *Witch noises* deux pièces de Latifa Laâbissi. Dans chacune, les corps en scène se font médiums, transmetteurs de forces venues d'ailleurs, livrant au cours de la soirée de subtiles apparitions des matières sorcières.

***A Familiar Familial Place of Confusion***

Dans une ambiance vénéneuse, baignée d'un halo vert qui luit comme la quenouille ensorcelée par Maléfique, un trio nous accueille. Une lectrice-conteuse debout devant un micro, un musicien de profil assis au fond, et un danseur, qui glisse sans bruit dans l'espace, entre les deux. Rassemblée par l'artiste visuel et performer Paul Maheke – qui danse ici – il s'agit d'une fratrie en scène, une soeur et deux frères, qui fouillent ensemble les liens existants entre leur famille et l'énergie sorcière, durant la quarantaine de minutes que dure *A Familiar Familial Place of Confusion*.

Leurs trois corps, avec leurs modes d'expression verbale, sonore et dansée sont ici matériaux conducteurs, relais, passeurs des modalités d'une énergie sorcière, pour nous faire entrapercevoir les multiples formes que celle-ci peut revêtir. La danse de Paul Maheke évolue dans une gestuelle proche du voguing mais qui tire vers l'abstrait. Sa danse est poreuse, il murmure sans cesse des mots entre ses lèvres tout en se déplaçant doucement à travers l'espace. Une danse comme support révélateur des histoires de sorcier.ère.s plantées par les mots de sa soeur dans « *la nuit de l'imaginaire* ». Frayant avec l'effroi, la dévoration, le sorcier ou la sorcière est ici créature multiforme et mortifère, une force qui circule plus qu'un corps identifiable. La sorcière est chasseuse, cannibale, sans genre, avec un serpent dans le ventre. C'est une matière qui investit les corps, dévore les âmes, s'infiltré de manière invisible dans un monde où les esprits cohabitent avec les vivants et les fantômes rôdent en tout lieu. Une identité fluide, qui circule par sa puissance de métamorphose et a le pouvoir d'effrayer par là-même. On perçoit la façon dont l'énergie sorcière se lie à la recherche menée par Paul Maheke sur les corps queer et racisés, et à l'attention qu'il porte aux couches d'archives qui constituent un corps vivant, s'intéressant à toutes les possibilités de réagencement que ce corps contient en puissance.

Dans les mots, il est aussi question de *kindoki* et *ndoki* qui renvoient à la pratique de la sorcellerie au Congo, d'où est

originaires une part de la famille, dont la présence et la puissance irrigue le texte et la performance. La sorcière dépasse ici l'individu pour se répandre comme une fumée toxique et invisible, potentiellement partout. On en sort enveloppés comme lors d'une pratique rituelle tressée par les mots et les sons, qui tissent aux côtés de la danse une toile dense et dangereuse.

### **La danse de la sorcière**

Côtoyant les déclinaisons sorcières depuis de nombreuses années, Latifa Laâbissi poursuit quant à elle un travail de cohabitation et de revisitation de *La danse de la sorcière*, solo mystérieux et envoûtant composé par la danseuse allemande Mary Wigman dans une première version en 1914 puis en 1926. Il subsiste un fragment vidéo et la mémoire de quelques danseuses pour garder un lien tangible à cette danse née de nuit, où Wigman écrit se sentir prise par « *quelque chose* » qui la dépasse et compose une danse hagarde, possédée par une « *intoxication rythmique* » qui la cloue au sol et met tout son corps en tension. Dans la version dansée par Wigman, un masque japonisant couvre son visage, une robe moirée dissimule son corps. Ses gestes brusques, contractés à l'extrême, archaïques, sans que l'on sache où elle puise son matériel, restent une matière vive et indomptable.

Latifa Laâbissi est une des premières à s'emparer de la créature sorcière et à la transformer en l'incarnant. Elle plonge dans cette danse en 2012 avec *Ecran somnambule*, en en proposant une version étirée dans le temps, où mouvement et musique deviennent une pâte élastique couvrant 32 minutes. C'est cette danse à laquelle on assiste en premier. Un suspense et un effroi s'installent dès l'instant où la figure apparaît au centre, presque flottante dans l'espace où le noir savamment sculpté par la lumière d'Yves Godin extrait le corps assis de son environnement, qui en devient presque une projection astrale. Vêtue d'une robe-mue de serpent ouverte dans le dos et d'un masque moulé sur son propre visage, Latifa Laâbissi s'accroche aux moindres gestes de cette

danse pour en dérouler le cours ralenti, détachant chaque mouvement de phalange, tous animés de la « *rapacité mauvaise* » décrite par Wigman. La mise en tension opérée par Laâbissi ici fait serrer les dents, craindre la stridence, et sursauter à tous les coups lorsque son corps tendu relâche soudainement, soutenu par le crash sonore des cymbales.

Dans cet étrangement du temps, on mesure que la danse de la sorcière est plus que jamais chargée de présences invisibles. Ce visage masqué et immuable qui nous fait face, presque méditatif, devient support d'autres figures possibles. Un malaise naît dans l'espace entre le public et la danseuse, tant la figure attire et hypnotise autant qu'elle repousse. Cette sorcière là nous place dans un état d'inquiétude vive, dans la nécessité d'une attention redoublée au monde. Puis, alors que la danseuse s'est mise debout, un musicien entre en scène pour la chasser au son de baguettes de bois frottées l'une contre l'autre, produisant un rythme qui engloutit dans l'ombre la présence sorcière. On entre dans *Witch noises*. Cookie, percussionniste génial souvent vu chez Marlene Monteiro Freitas et accompagnant depuis longtemps le travail de Latifa Laâbissi, incarne à son tour une présence inquiétante, un peu automate, au visage peint, qui agence sa batterie de percussions et joue un temps seul. Il déride l'atmosphère avec un jeu rappelant un personnage de film expressionniste.

Lorsque Latifa Laâbissi réapparaît en scène, elle est vêtue d'une masse de cheveux corbeaux qui enveloppe tout le haut du corps et descend jusqu'aux genoux. Le masque s'est mué ici en maquillage – visage grimaçant blanc et traînées rouges appliquées sur les yeux, étirées le long des tempes – qui renvoie vers l'Asie. C'est à présent un duo donc, qui fait le lien avec *Phasmes* (2001) où la percussion accompagnait déjà cette même danse. Dansée à « vitesse normale » cette version de la danse de la sorcière se crée dans un espace d'écoute, d'écho entre les deux interprètes. Ils y convoquent un certain nombre de spectres. Outre celui de Mary Wigman, il y a la présence de Mary Anne Santos Newhall, danseuse

qui a transmis sa version du solo à Laâbissi, des fantômes japonais, ceux d'un buto remanié, une compilation de corps passés traversés par la puissance sorcière. Une cohabitation de « figures toxiques » comme les nomme Latifa Laâbissi, comme un moyen de donner chair à ce qui a été mis au ban, violenté dans sa singularité. Ici, il s'agit de déborder des marges pour en prendre soin.

Dans la dernière image de la soirée, la sorcière Laâbissi se retourne vers nous dans un flash saisissant, faisant tomber par ce volte-face le noir abrupt, figeant une dernière fois en nous l'image d'une peur créatrice de possibles.

**Vu à Charleroi danse / La Raffinerie, dans le cadre du  
Kunstenfestivaldesarts. *A Familiar Familial Place of Confusion*,  
conception Paul Maheke. *Witch noises / Ecran somnambule*, de et  
avec Latifa Laâbissi. Costumes Nadia Lauro. Lumières Yves Godin.  
Percussions Cookie. Sons Olivier Renouf. Direction technique  
Ludovic Rivière. Photo © Marc Coudrais.**



**- 2019 -**

# la terrasse

"La culture est une résistance à la distraction" Pasolini

03/19 - Nathalie Yokel

**Latifa Laâbissi poursuit son travail sur l'histoire et la mémoire, en reprenant ici sa recherche autour de la sorcière de Mary Wigman.**

En 2012, Latifa Laâbissi créait *Ecran somnambule*, un solo directement issu de la fameuse *Danse de la sorcière* de Mary Wigman. Elle y réinterprétait l'œuvre, ou plutôt un fragment récupéré du seul film existant montrant la chorégraphe dans cette danse qu'elle n'a jamais, par la suite, transmise à quiconque. Elle y jouait sur la durée, étirant le temps à l'extrême, faisant surgir un état de corps profondément habité, voire possédé. « *Comme j'aimais entrer dans la fièvre de cet univers !* », disait Mary Wigman à propos de son interprétation du solo. Les notions de transe, de fièvre, d'hystérie ont en effet été des axes importants de la recherche de Latifa Laâbissi pour cette pièce.

## **Une sorcière à réactiver**

Aujourd'hui, elle fait resurgir ce corps en réactivant la question de la mémoire et de l'histoire. Il est intéressant de voir à quel point notre regard sur la figure de la sorcière a encore évolué aujourd'hui. L'ensorceleuse, dangereuse femme de pouvoir, a toujours représenté un danger. Mais ne contient-elle pas en elle une puissance émancipatrice ? Avec le Théâtre de Gennevilliers, Latifa Laâbissi présente sa performance tout en menant un travail avec les élèves du conservatoire Edgar Varèse pour mieux s'interroger sur les suites contemporaines de cette danse.